

rencontrer un poète

Philippe Jaccottet

Etre et écrire

«Ouvrir un livre de poésie, c'est vouloir s'éclairer avec une bougie en pleine déflagration de bombe à hydrogène. Parier pour la bougie, en ce cas, est tout à fait insensé, et cependant, c'est peut-être dans ce genre de pari que réside notre avenir.»

(Philippe Jaccottet, *Tout n'est pas dit*)

J'ose ce pari aujourd'hui, en sa compagnie.

Ceux qui l'ont approché sont unanimes pour dire que l'homme est profondément honnête, toujours fidèle à lui-même. J. GARCIN parle d'une «*figure à la fois humble et austère*». Ph. Jaccottet dira lui-même : «*l'effacement soit ma façon de resplendir*». Claude ESTEBAN évoque «*cette réserve de l'esprit, cette modestie de l'âme*» de Ph. Jaccottet., qui s'applique à ne jamais tricher, ni avec ses émotions, ni avec la langue, ni avec le monde qui l'entoure. Il veut allier le vrai avec la parole poétique. La vérité, la sincérité, la justesse, la rigueur constituent une quête permanente, dans sa vie personnelle comme dans son œuvre et il mettra son travail poétique au service de cette éthique, au point que l'écriture et la vie finissent par se confondre. La preuve cette réflexion : «*Ce qui est singulier, merveilleux, c'est que le travail poétique semble obéir aux mêmes lois que la conduite de notre vie.*» Jamais l'écriture ne doit trahir l'homme.

Si je parle d'écriture plutôt que de poésie c'est que la prose a une place considérable dans son œuvre, et même si elle n'en a pas le nom, elle est parfois poésie. Jaccottet a l'art de faire cohabiter avec bonheur différents genres et de surcroît dans un même recueil. Ainsi dans *La Semaison* qu'il présente non comme «*un journal intime*», mais plutôt «*des carnets de croquis où se seraient déposés quelques traces (de promenades, de rencontres, de lectures, de rêves), mais dont l'auteur aurait pris soin, ensuite, d'arracher les feuillets qui lui auraient paru sans vie. Un recueil de graines légères, pour replanter, essayer de replanter «la forêt spirituelle»*». Ce livre, avec *A travers un verger* et *La promenade sous les arbres* est, je l'avoue, un de mes préférés. Bon nombre de ces croquis ne manquent assurément pas de poésie, en voici un exemple :

«*Première neige : comment le flocon fond à l'approche de la terre, des toits ; disparaît. Je pense au baiser qui s'approche d'un corps, de la peau. Aussi à ce qui change et qui semble disparaître. Comme une mort d'oiseaux, de papillons. Une dissipation.*»

Tous ces «croquis» ne sont-ils pas des impressions peintes avec des mots. C'est comme si le poète avait inventé un autre genre de Haïku...La traversée de ce seul ouvrage laisse entrevoir son amour et son respect pour la nature et surtout cet émerveillement qui l'habitent au quotidien. Ce qui donne sens à sa vie doit traverser son écriture.

On trouve également dans ce livre —et c'est peut-être ce qui lui donne une tonalité et un charme si particuliers— des notes de lecture, son amour pour la musique, des réflexions sur son travail d'écrivain, telle que : «*La difficulté n'est pas d'écrire, mais de vivre de telle manière que l'écrit naisse naturellement...*» Et puis, au détour d'une page, il glisse un rêve, qu'il veut partager avec le lecteur. En somme toute une moisson de lectures bien profitables. Trois recueils de ce type ont paru : *La Semaison* (1984), *La seconde Semaison* (1995), *Carnets* (2001). Je vous les recommande.

«Il ne dit jamais que ce qu'il croit pouvoir dire. C'est là le fondement éthique de sa poésie» (J. STAROBINSKI). Qu'entend-il par «pouvoir dire»? Sans doute, dire au plus près de la vérité sans trahir les exigences qu'il s'est fixées. C'est-à-dire que tout ce tissu qui constitue et donne son caractère à l'écrit est passé au crible de ces critères qui sont, comme déjà dit, la vérité et la justesse : les mots, les images, la rime, la traduction des émotions doivent leur obéir. Il s'est beaucoup exprimé à ce sujet. Laissons-lui la parole... (extraits de *A travers un verger* et *La promenade sous les arbres*) :

Les mots :

«J'ai pu croire, jadis, je crois encore quelquefois qu'il faut s'acharner sur les mots. Cette idée d'acharnement a pour elle une espèce de grandeur tragique... Mais l'acharnement ne me réussit pas... me trouvant avec le monde dans un apport naturel, il fallait que je rétablisse un rapport identique avec les mots.»
«Je ne peux m'empêcher d'éprouver que certains mots, dans des circonstances données, semblent plus "vrais" que d'autres, que je ne peux absolument pas en user indifféremment.»
«C'est ainsi que sur le rôle des mots, à défaut de pensées, des images me viennent ; je vois des navettes courant sur le métier du tisserand, des barques sur des canaux,... un instant les mots m'apparaissent pareils, allant et venant, circulant dans l'espace invisible de l'esprit, tissant un réseau utile...»

La rime :

Il vit un «conflit entre la rime et la "vérité". Je voudrais, parfois, la rime pour assurer la cohérence du poème ; comme elle me fait dire autre chose que ce que je dois, je l'abandonne, ce qui n'est pas satisfaisant non plus.»

Les images :

«Méfie-toi des images. Méfie-toi des fleurs. Légères comme les paroles. Peut-on jamais savoir si elles mentent, égarent, ou si elles guident?... Je me mets en garde contre elles. Quand on vieillit, le regard intérieur se fait myope. On rêve moins. On devient plus avide et plus avare. On vieillit quand on commence à se retourner.»

L'exigence avec laquelle il construit les images les rend pertinentes. Exemples :

De la fumée il dit que c'est «un arbre voyageur» ; de la pleine lune, «une monnaie d'ivoire» ; du mont Ventoux, «un chien couché sur le seuil d'un jardin» ; d'un petit papillon venu se poser sur sa main, «un minuscule vitrail double tout à fait modern style». Il compare «les gouttes de pluie suspendues aux branches grises du figuier» aux «notes de musique brillantes des Variations pour piano de Haydn».

Etre vrai, authentique ;

«J'envie, j'admire l'écrivain qui sait dire des jours quelconques, agrandis secrètement par un espace tout de même inconnu qui est pareil à l'intérieur des instruments de musique ; parce que cet écrivain me paraît plus proche d'une «vérité» entrevue, pressentie. Mais je suis tout à fait incapable de cela. C'est une limite que je dois sans doute accepter, même sans en bien comprendre la cause.» Je trouve que dans ces lignes Philippe Jaccottet fait preuve d'un excès d'humilité, cela lui ressemble, mais je dois dire que je ne suis pas de son avis.

«Me voilà rejeté vers ceux qui cherchent, questionnent, tremblent, vers ceux qui s'aventurent au risque de ne plus savoir comment vivre, de s'égarer, de perdre pied...»

«Notre vie serait pareille à une œuvre musicale avec ses dissonances nécessaires. Et pour être «vrai», nous n'aurions plus qu'à peser avec soin le dosage, dans notre œuvre, du clair et de l'obscur. Mais justement ce n'est pas si facile. La lumière est peut-être plutôt une rupture qu'un facteur d'harmonie, une certaine obscurité.» Ailleurs il dira : «Il n'y a rien de plus obscur que la lumière.»

L'émotion :

«Il est probable que de grandes émotions nous font pressentir nos liens avec le monde extérieur, nous suggèrent une unité cachée et nous font retrouver des images très anciennes qui semblent déposées à une certaine profondeur de la mémoire humaine... C'est alors à nos yeux émerveillés comme si le monde apparaissait autour de nous éclairé de telle façon que nous découvriions les fils qui relient les êtres et les choses, comme la vision d'une œuvre musicale qui se serait immobilisée devant nous avec tous ses rapports, ses silences et ses accents.»

On connaît le poète Jaccottet, mais n'oublions pas qu'il est également traducteur. «Qu'est-ce que traduire, sinon se faire accueillir, n'être d'abord rien qu'une oreille attentive à une voix étrangère, puis don-

ner à cette voix, avec les ressources de notre langue, un corps en qui survive l'inflexion première ?» (J. STAROBINSKI) Traduire c'est donc mettre son talent au service d'autres dans le but de les faire connaître et apprécier par un plus grand nombre. Ce travail ne requière-t-il pas modestie et humilité, qualités que Philippe Jaccottet possède indéniablement.

Le thème du printemps de la poésie de cette année (2008) est : *Eloge de l'Autre*, c'est ce que Jaccottet n'a cessé de faire, non seulement par ses nombreuses traductions – D'Homère à Th. Mann en passant par Rilke, Ungaretti, Musil ... - mais dans ce que l'on pourrait appeler des dialogues avec ceux qui ont compté pour lui, avec lesquels il se sent une affinité. «*Ecrire de la poésie, n'est-ce pas une transaction secrète, une voix répondant à une autre voix ?*» Ce mot de V. WOOLF, Jaccottet le prend à son compte. A l'ouvrage qui réunit 28 de ces «*éloges de l'autre*» il donne le titre de *Une transaction secrète*.

Jamais, tout au long de sa vie, Philippe Jaccottet ne baisse la garde ; il maintient haut ses exigences et quand vient l'heure du bilan il ne s'y soustrait pas, se jugeant même parfois sévèrement. Il jette un regard sur le monde et ne cache ni sa déception ni son amertume. Il ne pouvait en être autrement vu l'éthique qu'il s'était forgée. *Eléments d'un songe* est un recueil dans lequel se trouvent ce que j'appellerais des confidences, des aveux... ici l'auteur est plus touchant, voire pathétique que jamais : «*Comprenez que j'éprouve, souvent, la nausée de l'écrit. Tous ces gens qui parlent avant d'être, sans jamais avoir été !*» plus loin «*Je ne cesse de me reprocher ce style coulant, cette fluidité qui a si vite fait d'avalier les obstacles, cette dangereuse musique qui nous entraîne si discrètement de la vérité au mensonge.*» Ailleurs : «*Peut-être vaut-il mieux que j'aie oublié ou douté que je fusse poète.*» Quelle souffrance se cache derrière ces mots. Mais comme il ignore la lâcheté il annonce : «*Je continuerai la poursuite, la recherche des illusions merveilleuses. Il faudrait plusieurs vies pour en épuiser la fascination.*»

Fidèle à lui-même, toujours dans le même recueil, il poursuit sa réflexion, qui revêt les apparences d'un testament poétique et spirituel d'où la métaphysique n'est pas absente : «*A mon inquiétude, à mes doutes, à mon ignorance, même à mon dégoût, certains jours, ce qui s'oppose le mieux, ce n'est ni un traité de la sagesse, ni un sermon sur Dieu : mais quelque poème long ou bref, ce poème ne serait-il à son tour qu'une question, la question même, peut-être, que je me posais ... Je dois bien constater qu'il n'est pas de réponse qui puisse abolir la question ... Que reste-t-il ? Sinon cette façon de poser la question qui se nomme la poésie ...*». Pour Guillevic la Question est également essentielle, elle se heurte sans cesse à la paroi, (*Paroi* étant le titre d'un de ses recueils) : «*Les poèmes sont des réponses qui sont des questions... Des réponses à des questions qui ne sont pas posées, c'est-à-dire des questions auxquelles, d'ailleurs, ils ne répondent pas, évidemment.*» Pour le poète, il s'agit d'

Essayer d'être la question
Qui s'accepte
D'être indemne
De réponse. (Guillevic in *Paroi*)

Philippe Jaccottet est né à Moudon (Suisse) en 1925. Après des études de lettres à Lausanne, il a vécu quelques années à Paris. En 1953 il épouse Anne-Marie Haësler, peintre et fille d'éditeur. La même année il s'installe à Grignan. Il aime ce Lubéron qu'il chante dans ses textes. Les lire c'est s'offrir une promenade dans cette nature qu'il aime tant, jusqu'à la moindre fleur, au plus petit oiseau et aux pierres du chemin. Tout cela est pour lui source d'éblouissement et d'émerveillement. Il y vit toujours, après la mort d'Anne-Marie.

Se pénétrer de cette poésie montre de toute évidence qu'elle n'est pas simple divertissement, mais une approche et une lecture du monde, de l'être. Elle porte en elle, naturellement la métaphysique. Elle est, écrit-il, «*ce chant que l'on ne saisit pas, cet espace où l'on ne peut demeurer, cette clef qu'il faut toujours reperdre. Cessant d'être insaisissable, cessant d'être douteuse, cessant d'être ailleurs (faut-il dire : cessant de n'être pas ?) elle s'abîme, elle n'est plus. Cette pensée me soutient dans les difficultés.*»

Dans un entretien avec J. GARCIN, en 2001, il confie : «*J'ai le sentiment que ce que j'écris est de plus en plus sombre. Que les deuils successifs que j'ai connus influent sur mes livres, rendent ces derniers discordants. Mais j'essaie d'avoir le regard le plus froid et le moins lâche possible. Je détesterais d'être pathétique... Avec l'âge, le regard s'use. La mémoire aussi. Je me hâte de noter le peu que je sauve de ma vie diurne et nocturne.*»

Avançant en âge, il reste debout malgré les déceptions, la fatigue physique, la souffrance morale. Il ne met pas un point final à ce qui fut sa vie, c'est-à-dire l'écriture : *«Donner à découvrir quelques vers étrangers, écrire quelques fragments pour des recueils de notes, c'est ainsi que je termine ma vie, sans autre ambition que celle de dire, avec un peu de fraîcheur et en fuyant l'éloquence, ma petite vérité.»*

La noblesse a parlé ; à l'écouter, les larmes montent aux yeux, comme d'une source appelée Jaccottet, elles sont des perles de poésie que l'émotion a déposées.

Anne-Marie MISLIN, mars 2008

Quelques textes de Philippe Jaccottet

Je ne veux plus qu'éloigner
ce qui nous sépare du clair
laisser seulement la place
au fruit du cœur qui mûrit
J'écoute des hommes vieux
qui sont accordés au jour
J'apprends la patience à leurs pieds.

(La Semaïson)

Vérité, non-vérité
se résorbent en fumée

Monde pas mieux abrité
que la beauté trop aimée,
passer en toi, c'est fêter
de la poussière allumée

Vérité, non-vérité
brillent, cendre parfumée.

(Airs)

Je suis comme quelqu'un qui creuse dans la brume
à la recherche de ce qui échappe à la brume
pour avoir entendu un peu plus loin des pas
et des paroles entre des passants échangés...

(Pensées sous les nuages)

Rappelle-toi, au moment de perdre pied,
puise dans cette brume avec tes mains affaiblies,
recueille ce peu de paille pour litière à la souffrance,
là, au creux de ta main tachée :

cela pourrait briller dans la main
comme l'eau du temps.

(Pensées sous les nuages)

Les larmes quelquefois montent aux yeux
comme d'une source,
elles sont de la brume sur des lacs,
un trouble du jour intérieur,
une eau que la peine a salée.

La seule grâce à demander aux dieux lointains,
aux dieux muets, aveugles, détournés,
à ces fuyards,
ne serait-elle pas que toute larme répandue
sur le visage proche
dans l'invisible terre fit germer
un blé inépuisable ?

(A la lumière d'hiver)

Tant d'années,
et vraiment si maigre savoir,
cœur si défaillant ?

Pas la plus fruste obole dont payer
le passeur, s'il approche ?

- J'ai fait provision d'herbe et d'eau rapide,
je me suis gardé léger
pour que la barque enfonce moins.

(Pensées sous les nuages)

Et déjà les signes, fragiles comme paille ou verre,
de l'avant-printemps, le matin et le soir, déjà la
verdure aventurée dans l'air encore froid.

(La Semaïson)

.../...